

L'esprit d'examen de Pascal Bruckner

Pascal Bruckner, *La Mélancolie démocratique*, Paris, Seuil, 1990.

Gaëtan Brulotte

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1991). Compte rendu de [L'esprit d'examen de Pascal Bruckner / Pascal Bruckner, *La Mélancolie démocratique*, Paris, Seuil, 1990.] *Liberté*, 33(1), 153–158.

LIRE EN FRANÇAIS

GAÉTAN BRULOTTE

L'ESPRIT D'EXAMEN DE PASCAL BRUCKNER

Pascal Bruckner, La Mélancolie démocratique, Paris, Seuil, 1990.

Pascal Bruckner est né à Paris en 1948 et a fait ses études littéraires à l'École des hautes études en sciences sociales, dans l'entourage alors convoité de Roland Barthes, au début des années soixante-dix. Sa thèse de doctorat portait sur Charles Fourier et il l'a résumée pour la publier dans la collection «Microcosme» aux Éditions du Seuil en 1975. Au cours de ces années, la vie intellectuelle française connaissait une effervescence sans précédent: c'était l'époque du structuralisme, de l'école du Nouveau Roman, de *Tel Quel*, et des grands débats littéraires, philosophiques et politiques. Cette période passionnante vit également la montée d'intellectuels de grand calibre tels que Derrida, Foucault, Deleuze, Lacan, Kristeva, Genette, Todorov. Plus ou moins dans leur ombre (ou parfois contre eux), quelques jeunes esprits se formaient. C'est à cette génération qu'appartiennent des auteurs comme Bruckner, Antoine Compagnon ou Alain Finkielkraut.

Avec ce dernier, Pascal Bruckner a publié deux essais remarquables: *Le Nouveau Désordre amoureux*, très influencé par le séminaire que Barthes donnait alors de 1974 à 1976 rue de Tournon sur le discours amoureux; et *Au coin de la rue, l'aventure*, exploration originale de la notion d'aventure.

Depuis, ces deux amis se sont séparés pour suivre chacun leur voie propre.

Bruckner a poursuivi son travail du côté de la fiction avec beaucoup de succès: parmi ses romans, *Lunes de fiel*, publié en 1981, est très certainement le plus connu. En grand admirateur de Sade, Bruckner y analyse, avec une grande virtuosité d'écriture, les excès et les impasses où peuvent conduire le désir et l'amour lorsqu'ils prennent le chemin de la cruauté. L'on peut s'attendre à ce que ce roman se rapproche encore davantage du grand public puisqu'il est en cours d'adaptation cinématographique aux États-Unis.

Avec *Parias*, Bruckner nous a donné en 1985 un roman décisif sur les Indes, de tous les pays qu'il visite régulièrement celui qu'il préfère. Il a publié quatre autres romans, parmi lesquels un premier récit expérimental, *Monsieur Tac* (1976 et réédité en «Folio» en 1986), où des lettres de l'alphabet parlent et agissent comme des êtres humains sur fond de satire de notre culture. Dans son plus récent roman, *Qui de nous deux inventa l'autre* (Gallimard, 1988), il redevient moraliste et réexamine les relations entre hommes et femmes, prises entre le libertinage et l'amour.

Tout en poursuivant son œuvre de romancier, il a continué d'écrire des essais. Son plus fort est sans contredit *Le Sanglot de l'homme blanc* (1983) où Bruckner critique l'attitude occidentale face au Tiers-Monde, attitude faite de culpabilité, d'hypocrisie, de paternalisme. En bon activiste qui travaille à résoudre les problèmes de la faim dans le monde, il dénonce la gauche intellectuelle qui, en sentimentalisant le Tiers-Monde au lieu de le soumettre à une analyse rationnelle, masque les vrais problèmes et empêche l'élaboration de solutions concrètes.

Que ce soit dans ses romans ou dans ses essais, il y a toujours chez Pascal Bruckner une volonté provocatrice qui cherche à ébranler les idées reçues et à secouer le confort intellectuel de ses contemporains. La matière à critique lui

semble inépuisable puisque les clichés ne cessent de nous envahir et que toutes les raisons sont bonnes pour que nous laissions la pensée s'endormir.

Dans son dernier livre, *La Mélancolie démocratique*, Bruckner atteint un sommet dans l'art du réveil polémique. Pour ce qui se passe dans le monde, il n'a que des regards questionneurs ou dénonciateurs et ne parvient à décerner aucun satisfecit civique ni prix d'excellence intellectuelle ou morale.

L'idée centrale de son essai est fortement alarmiste. Le monde entier est en train de se convertir à la démocratie. S'il convient évidemment de s'en réjouir, il faudrait aussi s'en inquiéter: privé d'opposition, cet idéal, pour lequel tant de générations se sont battues, ne risque-t-il pas de s'affadir et de perdre son sens?

Autour de cette idée, plusieurs questions surgissent.

La démocratie devenant le seul régime existant, comment arrive-t-on désormais à le définir? Ici on serait tenté de dire simplement: par les nuances dans l'application: la démocratie américaine n'est pas celle de la France par exemple. Mais tout n'est pas aussi facile. En l'absence de débats significatifs, le mot *démocratie* est devenu une chose vague, confuse, polysémique, employée à toutes les sauces. Si tout est démocratique, plus rien ne l'est véritablement. Dans le sport, par exemple, il paraît, selon certains, que l'on fait sans cesse l'expérience de la démocratie. On ferait ainsi chaque jour de la démocratie sans le savoir, comme Monsieur Jourdain de la prose. Inversement, il y a aussi ceux qui croient en la démocratie mais ne la pratiquent pas: ces actes de foi sans les actes menacent tout autant la vie démocratique. Bruckner réclame ainsi plus de cohérence dans la conduite sociale et davantage de purisme sémantique: il propose de refuser l'emploi métaphorique (et par conséquent érodant) de mots comme *génocide*, *goulag*, *barbarie*, *fascisme*, pour que ces mots gardent toute leur force et les références précises qu'ils désignent.

Autre problème soulevé par Bruckner: le traumatisme de la paix. La paix a effectivement un envers. Jusqu'à récemment, l'URSS offrait l'avantage d'être définie comme ennemie. Être privé d'un ennemi clairement identifié est une chose terrible. Désormais les trouble-fête risquent d'être légion et de jaillir de partout. Bruckner se demande qui sera l'ennemi de prédilection après le communisme. L'histoire semble avoir déjà répondu avec la crise iraquienne. Outre la menace islamique, que des scénarios politiques prévoient depuis longtemps, on songe aussi d'emblée au péril jaune, tout de même toujours présent. Mais selon Bruckner, l'absence d'un ennemi idéologiquement défini a déjà entraîné un ramollissement généralisé. Les citoyens des pays industrialisés n'ont jamais été aussi peu prêts à mourir pour leur confort: la jouissance de l'abondance a de douces vertus émoullientes et enlève jusqu'au goût de se battre pour un idéal. Le triomphe de la démocratie est tel que nous ne sentons plus le besoin de la défendre puisque personne n'est contre. Le slogan de notre époque est devenu le suivant: plutôt mous que morts. Certes la présence actuelle des troupes américaines dans le désert de l'Arabie saoudite semble apparemment contredire ce slogan, mais il serait intéressant de demander individuellement aux soldats envoyés ainsi de force dans ces régions ingrates ce qu'ils feraient spontanément demain s'ils avaient *vraiment* le choix entre rester là-bas ou rentrer chez eux...

Au surplus, la dépolitisation du monde actuel n'aide pas la cause de la démocratie. Partout on semble entendre la même prière: délivrez-nous de la politique. Non seulement l'effondrement du totalitarisme crée une unanimité nouvelle qui désamorçe toute confrontation politique et risque de conduire à l'inertie intellectuelle, mais encore l'opposition traditionnelle de la gauche et de la droite, qui agitait les idées et les passions à l'intérieur de nos sociétés, tend à s'estomper puisque les rivaux se réclament désormais du même idéal. Au fétichisme de la révolution a suc-

cédé le fétichisme de la démocratie, laquelle s'est dégradée en une idéologie qui vit l'illusion d'avoir mis à mort toutes les idéologies.

En outre, comme aucune grande cause ne parvient à nous mobiliser, la tentation est forte de se replier sur nous-mêmes et de désertier la place publique pour cultiver les plaisirs de la vie intime. Ce nouvel individualisme contemporain, cette liberté plus grande de l'individu et toutes les formes de la vie moderne découleraient justement, selon une certaine école de pensée dont Lipovetsky est le plus célèbre représentant, du principe d'égalité de la vie démocratique. D'après cette école, le bilan de nos sociétés, même dans leurs travers les plus évidents, est globalement positif et il suffit de suivre la mode pour être démocratique. Bruckner pourfend sans gêne aucune cette thèse qu'il juge trop optimiste et caricaturale, comme il tourne en dérision d'autres thèses estimées aussi aveugles, telles celles d'Allan Bloom, selon lesquelles il faut vouer une confiance absolue aux vertus de la culture comme moyen de développer la vie démocratique. Selon Bruckner, la culture n'est pas une panacée à tous les problèmes. Elle ne favorise pas particulièrement la démocratie: en ce sens il rejoint Rousseau et le freudisme qui ont suspecté la culture de renforcer la perversité humaine. Les êtres de culture sont moralement et intellectuellement aussi faillibles que leurs contemporains illettrés. Que fut le nazisme sinon une idolâtrie de la culture qui a conduit à une barbarie cultivée? Si la littérature inaugure le règne du relatif (de la diversité des points de vue), il ne s'ensuit pas que le commerce des romans nous rende plus tolérants. Doit-on abandonner la culture pour autant? Évidemment non. Oui à la culture, si elle est éveil à l'ironie, si elle ouvre à l'esprit critique.

S'il y a un message à tirer de *La Mélancolie démocratique*, c'est bien celui-là. De même, pour garder sa validité comme régime ou simplement pour survivre comme état d'esprit, la démocratie doit refuser l'existence d'une solution toute

faite: elle n'est pas *la* solution aux problèmes de la cité. La démocratie est menacée à partir du moment où elle se croit achevée. Il faut sans cesse opposer la voix du soupçon à l'euphorie ambiante, déclarer la guerre à l'indifférence autant qu'à l'intolérance, et donc, d'un mot, maintenir la conscience toujours en éveil.